



LA CONQUÊTE ET LA CONVERSION DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE VUES PAR UN PROTESTANT À LA FIN DU XVI^E SIÈCLE

Grégory WALLERICK (IRHiS UMR 8529)

Dans les textes relatifs à la découverte du Nouveau Monde, l'idée de s'enrichir revient fréquemment. Elle marque profondément les Espagnols, depuis les premiers écrits de Pietro Martire d'Anghiera, peu après 1510, lorsqu'il relate par exemple le discours d'un cacique¹, indiquant un pays d'Eldorado².

Ce pays d'or concerne les Andes inca, qui ont attiré Pizarro. Les Européens ont cherché, après avoir vaincu les Fils du Soleil, à découvrir d'autres Eldorado, s'appuyant sur une ancienne légende *muisca*, qui relate un cacique de Guatavita, qui « aurait noyé son épouse infidèle dans le lac »³ éponyme. Regrettant son geste, il pratique alors des offrandes de bijoux en or, jetés dans les eaux du lac. Convaincus que le sol du lac en question était tapissé d'or, les Espagnols l'ont cherché et en ont trouvé, mais en quantité insuffisante. Une autre légende, plus répandue dans les milieux indigènes et illustrée dans une collection de voyages renommée publiée à la fin du XVI^e siècle, les *Grands Voyages* des De Bry, raconte que ce cacique se ferait couvrir d'or après des ablutions rituelles au milieu du lac, par nuit de pleine lune, lui donnant un aspect féerique⁴. Cette collection constitue une source majeure, bien qu'à utiliser avec un certain recul historique, sur les premiers contacts avec les Amérindiens, grâce notamment aux 330 illustrations qu'elle compte.



VIII, 15⁵

¹ Nom donné aux chefs amérindiens, et par extension aux hommes qui détenaient le pouvoir (politique, économique) en Amérique.

² Cf. Monique Mustapha, « L'Évangile par la force. Le clergé colonial vu par Acosta », in Jean-Paul Duviols et Annie Molinié-Bertrand (dir.), *La violence en Espagne et en Amérique*, Rennes, PUR, 1997, p. 183 et suiv. Plus récemment, consulter Bernard Lavallé, *Eldorados d'Amérique. Mythes, images et réalités*, Paris, Payot, 2011.

³ Thomas Gomez, *L'Invention de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 1992, p. 125.

⁴ *Americae Pars VIII*, 1599, Francfort sur le Main.

⁵ Pour dénommer les illustrations issues de la collection des *Grands Voyages*, nous reprenons la présentation pratique de Bernadette Bucher, *La Sauvage aux seins pendants*, 1977, dans laquelle le premier chiffre, romain, indique le numéro de l'ouvrage (I = première partie), alors que le second situe l'image dans ce livre. Il s'agit ici de la quinzisième planche du



Les Européens de la Renaissance, dont probablement le graveur Théodore de Bry, s'interrogeaient alors sur les origines de l'humanité : quelles peuvent être celles de ces êtres nouvellement découverts, qui n'existaient pas, même dans l'imaginaire collectif des Européens ? Ces derniers définissaient le peuplement des continents à partir de la source principale de l'époque, non contestée, à savoir la *Bible*⁶, qui établit dès le premier livre la répartition du peuplement de la Terre. Tous ces peuples s'intègrent, théoriquement, dans la hiérarchie établie par les descendants de Noé, qui ont permis de peupler les trois continents connus jusqu'à la fin du XV^e siècle : l'Europe, l'Afrique et l'Asie⁷. Aussi, des trois fils de Noé, lequel a pu se rendre jusqu'en Amérique pour la peupler ? Si ce n'en est pas un, de qui s'agit-il ? Ces peuples peuvent-ils être considérés, pour l'époque, comme des créatures de Dieu ? Enfin, de quelle manière Théodore de Bry, par son œuvre qui s'est diffusée dans une Europe dont la péninsule ibérique fut exclue en partie, a-t-il contribué au débat concernant l'humanité des indigènes ? Afin d'apporter des éléments de réponses à ces questions, nous évoquerons d'abord le peuplement des trois continents tel que le définissent les théories concernant les Écritures. Ensuite, nous nous intéresserons aux théories relatives au peuplement du Nouveau Monde. Enfin, nous terminerons par le débat qui, au XVI^e siècle, a opposé les théologiens et les divisions au sein du christianisme.

LE PEUPEMENT DES TROIS CONTINENTS SELON LES ÉCRITURES

La conscience collective à la veille de la rencontre avec le Nouveau Monde et ses habitants ne remet pas en doute les informations contenues dans la Bible, notamment celles relatives à l'expansion humaine sur la Terre. L'œkoumène médiéval se limite à ces trois espaces définis selon la tradition biblique. La représentation de la Terre, par une *mappa mundi* OT, reprend cette distinction tripartite, « symbolisée par le trirègne (tiare papale à trois couronnes) »⁸. Personne n'imaginait l'existence d'un nouveau monde, pas même les hommes d'Eglise, à l'instar de l'apôtre Paul qui précisait que « l'Évangile [avait] été entendu jusqu'aux extrémités du monde »⁹. Toutefois, Jésus Christ semble avoir évoqué la possibilité d'évangéliser d'autres peuples, encore inconnus, lorsqu'il dit : « J'ai d'autres brebis encore, qui ne sont pas de cet enclos »¹⁰.

Des théoriciens ont alors cherché à établir, au cours du siècle de la conquête de l'Amérique, la possible descendance judéo-américaine. Le Français Guillaume Postel, par exemple, établit le lien entre les Américains et Japhet, qui « envoya dans cette région de l'Atlantide, c'est-à-dire du Nouveau Monde, qui est la plus proche du territoire de Cham (Afrique) ceux qui la peuplèrent, appelés pour cela Atlantides »¹¹.

Japhet semblerait donc, selon Postel, à l'origine du peuplement de l'Amérique. Pourquoi l'un de ses frères n'aurait-il pu la peupler ? Quelles preuves les théologiens de l'époque avancent-ils du peuplement de ce continent par Japhet ? Qui sont donc ces « Atlantides » ? Toutes ces questions ne peuvent trouver facilement réponse. Alors que Sem avait reçu l'Asie, Cham, « auquel l'Afrique avait été confiée dans un premier temps, fut ensuite, à cause de son impiété notoire, renié par son père et déclaré esclave des esclaves de ses frères »¹².

En effet, la *Bible* précise la raison de cette *impiété notoire* :

Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le

huitième volume.

⁶ La société européenne est une société pieuse, d'autant plus dans les royaumes concernés par les découvertes.

⁷ Genèse, IX, 19.

⁸ Olive P. Dickason, *Le Mythe du sauvage*, Paris, Lebaud, 1995, p. 43.

⁹ Romains, X, 18.

¹⁰ Jean, X, 16.

¹¹ Guillaume Postel, cité in Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde*, Paris, Théétète, 2000, p. 32.

¹² *Ibid.*



manteau, le mirent tous deux sur leur épaule et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit : "Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !" Il dit aussi : "Béni soit Yahvé, le Dieu de Sem, et que Canaan soit son esclave ! Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans les tentes de Sem et que Canaan soit son esclave !" ¹³

Cham et ses descendants seraient donc bannis de la Grâce divine et esclaves des autres peuples. Est-il possible, pour autant, qu'ils aient contribué à peupler l'Amérique ? L'énorme travail de collecte d'informations et de leur décryptage concernant cet héritage a été en grande partie effectué par Giuliano Gliozzi, qui relève et présente toutes les théories, ainsi que leurs auteurs respectifs. Qu'il s'agisse de penseurs français (Guillaume Postel, Guillaume du Bartas¹⁴) ou espagnols (Pedro Sarmiento de Gamboa¹⁵, Jan Van Gorp¹⁶), tous ont pour objectif principal de légitimer la colonisation des territoires nouvellement découverts. A la fin du XVI^e siècle, le théologien Gilbert Génébrard fut le premier à avoir publié une œuvre relative à la théorie judéogénique¹⁷, en s'appuyant sur quatre raisons principales :

- Rabbi Selomon aurait une autorité sur les dix tribus d'Israël qui avaient fui vers l'Orient et le Nord, et peut-être vers l'Amérique ;
- André Thevet relate des pierres tombales portant des inscriptions en caractères hébraïques trouvées dans les îles Açores ;
- un extrait du IV^e livre d'Esdras précise que les dix tribus auraient migré vers une terre « où jamais ne séjourna le genre humain », indiquant un passage en Amérique via le Groenland ;
- d'après la tradition hébraïque et la Cabale, « les hébreux étaient enfermés, ce qui correspond bien au caractère insulaire ou péninsulaire de l'Amérique »¹⁸.

Ces théories sont critiquées par le jésuite espagnol José de Acosta¹⁹, qui s'appuie avant tout sur le rejet, par le Concile de Trente²⁰, du quatrième livre d'Esdras, utilisé dans le troisième argument. Après avoir éludé les écritures apocryphes, le religieux précise que « les Hébreux ont toujours été très liés à leurs traditions. [...] Pourquoi auraient-ils oublié, dans le Nouveau Monde seulement, leur origine, leur loi, leurs cérémonies, leur Messie, bref tout leur judaïsme ? »²¹ A la fin de ce siècle, donc, le débat autour de l'origine des Indiens semble fondé sur la mise en avant de théories réfutées peu après par un autre théologien. Ces réflexions se poursuivent encore au siècle suivant²².

Des épisodes relatifs à l'Histoire des Hébreux intègrent une partie de la représentation des Amérindiens²³, particulièrement dans l'œuvre de De Bry. Graveur installé à Francfort-sur-le-Main, auteur de la collection de voyages la plus richement illustrée sur l'Amérique, avec 330 images,

¹³ *La Bible*, Genèse, IX, 20-27.

¹⁴ Protestant qui reprend les théories de Postel, en précisant un passage possible par le Nord, notamment par le détroit du Groenland (*Ibid.*).

¹⁵ En 1572, il estime que « ceux qui avaient peuplé l'Atlantide-Amérique étaient vraisemblablement les mêmes qui avaient peuplé l'Espagne, c'est-à-dire Tubal et ses descendants » (*Ibid.* p. 39).

¹⁶ Sujet des Pays-Bas espagnols qui reprend les théories développées par Pedro Sarmiento de Gamboa (*Ibid.*).

¹⁷ Gilbert Génébrard, *Chronographia*, 1580, *Ibid.*, p. 64.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Cf. Claudio M. Burgaleta, *José de Acosta, S. J. (1540-1600) : his life and thought*, 1999.

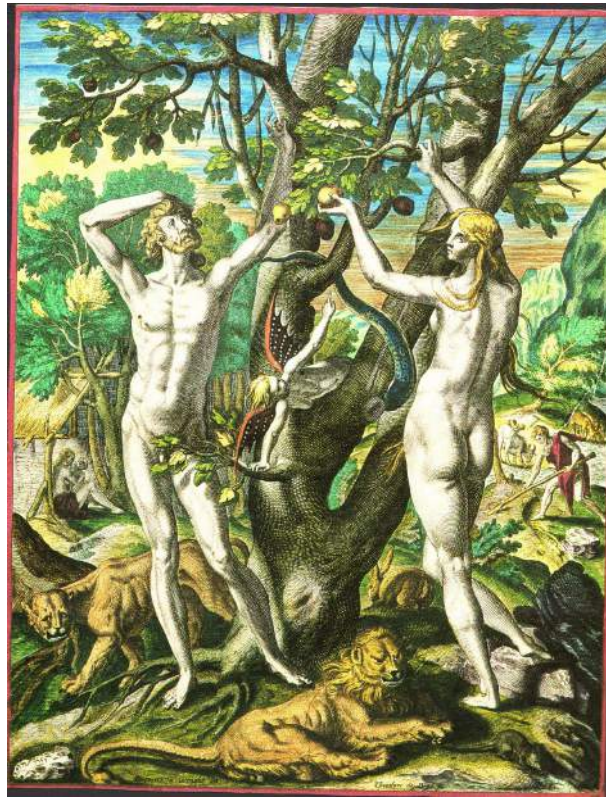
²⁰ Assemblée des évêques catholiques, entre 1545 et 1563, pour mettre en place la Réforme catholique (Jean-Pierre Dedieu, *L'Espagne de 1492 à 1808*, 1994, p. 27 et p. 149).

²¹ Cité in Giuliano Gliozzi, *op. cit.*, p. 66.

²² Des théologiens comme Jacques de Charron, l'anglican Nicolas Fuller, les dominicains Gregorio Garcia et Malvenda, le chanoine de Cordoue Bernardo Aldrete, ou le pasteur néerlandais Abraham Van der Mjil participent à la théorie de l'apparition des Amérindiens (*Ibid.*).

²³ Voir par exemple les références de Frank Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, 1996, p. 208 et suiv.

Théodore de Bry a dû quitter sa Liège natale pour ses obédiences religieuses, probablement en tant que calviniste²⁴.



I, oo

Théodore de Bry a rapidement pris part au débat autour de l'origine des peuples outre-atlantiques, en choisissant, dès le premier volume de sa collection (1590), de représenter les parents de l'Humanité pour évoquer l'Amérique. Selon la tradition biblique²⁵, dès qu'Adam et Eve furent chassés du Paradis, la femme dut alors enfanter ses enfants dans la peine, alors que l'homme devait travailler la terre pour en tirer subsistance. Or, la découverte du nouveau monde permet aux Européens de rencontrer des « êtres humains qui sans travailler trouvaient sur une terre généreuse de quoi satisfaire à tous leurs besoins ». De même, les « femmes semblaient mettre au monde leurs enfants sans cris et sans souffrances »²⁶. Les peuples découverts ne semblent pas souffrir des conséquences de la Chute. Les Européens pensent alors avoir enfin découvert l'Eden tant recherché. De Bry reprend cette idée, et sur sa planche gravée, alors que les parents de l'Humanité s'apprêtent à commettre l'irréparable, au second plan, un homme travaille la terre, sur la partie droite de l'image, et une femme met au monde un enfant sur la partie gauche. Gilbert Chinard considère alors que les « habitants de ces pays fortunés [l'Amérique] semblaient avoir échappé à la tache et à la malédiction du péché originel »²⁷. Lorsque De Bry publie son premier volume des *Grands Voyages*, cette idée ne semblait déjà plus retenue : c'est effectivement Adam et Eve avant la Chute qui sont représentés, mais l'arrière-plan montre aux Européens la condition du couple après cet événement.

La planche étant placée dans les premières pages illustrées du premier volume, Théodore de Bry considère dès lors que le Nouveau Monde aurait aussi été touché par le péché originel, et ne serait donc pas cet espace édénique présenté lors des premiers contacts. Une évolution de la perception des

²⁴ S'il est certain que Théodore de Bry, et sa famille, sont des protestants, peu d'éléments attestent la mouvance réformée à laquelle ils appartiennent. Les illustrations sembleraient le placer du côté calviniste, de même que son inscription sur le registre de l'Eglise française de Strasbourg (1562).

²⁵ *La Bible*, Genèse, III, 16-19.

²⁶ Gilbert Chinard, *Les Réfugiés huguenots en Amérique*, Paris, Belles Lettres, 1925, p. XIII.

²⁷ *Ibid.*



hommes est d'ailleurs aussi visible sur cette même planche, évolution qui se retrouve sur les planches suivantes de la suite virginienne : la nudité. Les Européens considéraient les vêtements comme un reflet de leur condition : « le costume indique le rang et l'autorité ; plus puissant est le prince, plus ostentatoire son costume et son cortège »²⁸. Pour montrer l'importance des tenues, des livres sur les costumes paraissent tout au long du siècle, établissant des différences entre les peuples en fonction des habits. L'Amérindien apparaît alors nu, proche alors des premiers hommes, face à un Européen de la Renaissance, portant les vêtements les plus lourds de son histoire. La nudité, caractère récurrent de l'iconographie bryenne, apparaît comme l'état originel de l'homme, son état d'avant la Chute et « la perte de l'innocence conduit à l'adoption de vêtements »²⁹. Rapidement, cette théorie mène à opposer non seulement la richesse et la pauvreté, mais aussi la civilité et l'état de nature³⁰. L'appellation même des Indiens sous-tend cette relation, notamment par la dénomination de « Sauvage », employé notamment par les Français, les Allemands (Wilden) ou par les Anglais pour désigner les Américains dominés par les Espagnols (Savadges)³¹. Ainsi, la pauvreté (dont la nudité³² est un signe éloquent) et l'innocence naturelle permettent aux Indiens d'être plus proches de l'Eglise primitive que les Européens³³.



II, oo

Théodore de Bry a aussi présenté un second lien entre ces peuples : dans le deuxième volume (1591), dans une remarque au « lecteur bienveillant »³⁴, l'Arche de Noé (II, oo) s'amarre sur le continent américain. Echoués sur le mont Ararat, que De Bry situe en Amérique, les animaux³⁵ sortent par couple, et Noé remercie son dieu par un holocauste des animaux les plus purs, ainsi que les Ecritures le précisent³⁶. L'arc-en-ciel en haut à droite rappelle l'Alliance entre Yahvé et la Terre³⁷. Dans la scène du second plan, les fils de Noé s'affairent à construire les premières maisons, pour leurs familles. Tous, même Cham, mettent le cœur à l'ouvrage. Le commentaire associé à l'image indique toutefois la position de l'auteur : les Floridiens « descendent sans doute d'un des fils de Noé, mais plutôt de Cham

²⁸ Olive P. Dickason, *op. cit.*, p. 64.

²⁹ D'après le chanoine Pierre Charron (1541-1603).

³⁰ *Ibid.*

³¹ Jean-Pierre Aubert, « Du nom "Indien" attribué par Christophe Colomb aux indigènes du Nouveau Monde », in Jean-Pierre Sanchez (dir.), *Dans le sillage de Colomb*, Rennes, PUR, 1995, p. 266-268.

³² Pour la nudité et la pastorale, cf. Jean Delumeau, *Le péché et la peur*, Paris, Fayard, 1983, p. 567.

³³ Frank Lestringant, *L'Expérience huguenote en Amérique...*, Genève, Droz, 1996, p. 197.

³⁴ Théodore de Bry, *Le Théâtre du Nouveau Monde*, Paris, Gallimard, p. 162 : *Benevolo Lectori*.

³⁵ Dont les éléphants, en ouverture du cortège, qui n'existaient pas en Amérique (d'après J.-P. Duviols, in Théodore de Bry, *op. cit.*, p. 163).

³⁶ Genèse, VIII, 20-21.

³⁷ Th. de Bry, *op. cit.*, p. 162.



que d'aucun des autres, selon toute vraisemblance »³⁸. Le graveur associe donc, par ces deux gravures, ces nouveaux peuples aux premiers monothéistes.

Cette considération protestante se double d'une notion particulièrement importante pour une partie de cette nouvelle mouvance religieuse. Les anabaptistes, dont peut-être De Bry³⁹, insistent sur l'importance de la parousie. Dès le premier livre publié, en 1590, il représente par un corps parfait le bon sauvage virginien. Le deuxième texte, traduction en latine et en allemand des récits de Laudonnière et de Le Challeux, contient de nombreuses illustrations faisant écho au Paradis perdu et au peuple juif, évoqué dès le premier livre. Avec les récits des Français en Amérique du deuxième volume, la comparaison avec le peuple d'Israël est particulièrement présente⁴⁰. En effet, un parallèle établi entre la civilisation rencontrée et celle de l'Ancien Testament utilise des « exemples de l'Écriture, de Joseph, de Daniel, d'Elie, et des autres prophètes, même des Apôtres : comme de saint Pierre et de saint Paul »⁴¹. Fuyant les dangers en France, les huguenots, tout comme les hébreux avant eux, cherchent, en franchissant l'espace atlantique, un territoire de paix⁴². La dénomination, par exemple, du fleuve Jourdain, un des premiers découverts par les Français en terre américaine, dénote cette volonté de relier ce continent à l'histoire des Hébreux persécutés, associés aux huguenots.

Une autre théorie concernant les origines amérindiennes se développe progressivement : la possibilité qu'aurait eue un peuple de traverser la mer depuis l'Asie du Nord-Est vers l'Amérique du Nord-Ouest, via le détroit de Béring. Jose de Acosta reprend cette idée, dans son livre largement diffusé en Europe, *Historia natural y moral de las Indias* (Salamanque, 1588 ; Séville, 1590)⁴³. Pietro Martire d'Anghiera⁴⁴ évoquait déjà des similitudes entre les peuples d'Amérique et ceux d'Asie, comme les Tartares, ou même les Scythes⁴⁵ notamment lorsqu'il rapporte le voyage d'un compagnon de Colomb, Vicente Yañez Pinson : « Nous considérons qu'ils sont comme les Scythes, vagabonds et sans habitations fixes vivant des fruits de la terre »⁴⁶. La consommation de chair humaine chez ce peuple, décrite déjà par Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*, au IV^e siècle avant notre ère, constitue aussi une récurrence concernant les Amérindiens. Enfin, Martire d'Anghiera rappelle que la « pratique du scalp [et] l'habileté dans le travail de l'or »⁴⁷ rapprochent davantage encore ces peuples. Une fois encore, De Bry n'a pas manqué d'illustrer ces deux thèmes dans ses ouvrages. Le volume consacré aux Floridiens contient la première représentation du scalp, lorsque les armées victorieuses, alliées des Français, reviennent au campement avec le scalp de leurs ennemis vaincus (II, 14). De même, l'orfèvrerie est aussi présente, avec la production d'objets manufacturés ou d'idoles (VI, 27).

LES THÉORIES SUR L'ÉVOLUTION DE L'ORIGINE DES PEUPLES AMÉRICAINS

Les théories sur l'origine des populations d'Amérique ont été nombreuses. Elles ont en commun une idéologie hébraïque de la naissance des peuples, suivant une tradition héritée du Moyen Âge. Théologiens et théoriciens ne cessent d'établir une possible origine de ces peuples, fondée sur les

³⁸ « Qui tamen ab uno ex Noë liberis haud dubie originem duxerunt, à Cham vero potius, ut credibile est, quam ab ullo ex reliquis » (*Ibid.*).

³⁹ Les informations concernant l'obédience religieuse de la famille De Bry sont parcellaires : s'il est inscrit sur le registre des calvinistes à Strasbourg, la question de l'anabaptisme reste en suspens, notamment en raison de certains éléments évoqués par De Bry dans son œuvre, que nous développons dans notre présentation.

⁴⁰ Laudonnière compare les crocodiles de Floride à ceux, « moins nombreux », du Nil (Suzanne Lussagnet, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e s. Tome II : les Français en Floride*, 1958, p. 79).

⁴¹ Nicolas Le Challeux, in *Ibid.*, p. 219.

⁴² Frank Lestringant, *op.cit.*, 1996, p. 209.

⁴³ L'ouvrage a d'ailleurs été publié par Jean-Théodore de Bry, fils de Théodore, en 1623.

⁴⁴ Dans la première décennie de *De Orbe Novo*, en 1516.

⁴⁵ Françoise Mari, « Les Indiens entre Sodome et les Scythes », *H.E.S.*, vol. 5, n°1, 1986, p. 3-30.

⁴⁶ Cité in Olive P. Dickason, *op. cit.*, p. 49.

⁴⁷ *Ibid.* Pour l'orfèvrerie précolombienne, cf. Paul Rivet, « L'orfèvrerie précolombienne des Antilles, des Guyanes et du Venezuela, dans ses rapports avec l'orfèvrerie et la métallurgie des autres régions d'Amérique », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 14, 1922, p. 183-213.



Écritures, d'autant que la Papauté a elle-même cherché à intégrer ces populations dans l'héritage adamique. Les connaissances relatives aux Amérindiens restaient succinctes, tout au long du XVI^e siècle, et les œuvres qui se prétendaient « universelles » n'étaient pas en mesure d'intégrer ces peuples. L'ouvrage de Johann Boem⁴⁸, paru en latin en 1520, ne fait aucune mention du Nouveau Monde, mais persiste à dresser un bilan des coutumes et mœurs des cultures vivant sur les continents anciennement connus. Il s'agit en fait d'une compilation de données plus ou moins anciennes, comme les *Ennéades* de Marcus Antonius Sabellicus (1487), n'incluant donc pas encore les Amériques. Toutefois, dans l'édition parisienne de 1542, Boem améliore son travail à l'aide des explorations plus récentes, mais ce n'est que la version espagnole de 1556 qui est complétée de 190 pages concernant l'Amérique. Boem avance alors la théorie selon laquelle les hommes connaîtraient une lente évolution depuis l'état de bestialité, qui avait été parfois reproché aux populations amérindiennes. La différence entre les états résiderait dans le fait que les hommes primitifs mangent de la chair humaine et s'accouplent avec n'importe quelle femme rencontrée, sans souci d'inceste⁴⁹.

Aussi, les Indiens, associés à la pratique anthropophagique, apparaissent au stade de bestialité, les éloignant davantage des Européens « civilisés ». Les hommes d'Église reprennent ces théories, à l'instar du dominicain Domingo de Betanzos, dans les années 1530. Le cosmographe des Valois, André Thevet, dont les récits sur l'Amérique se sont largement répandus en Europe et servirent de sources à De Bry, précise qu'il s'agirait de « [...] gens merveilleusement estranges et sauvages, sans foy, sans loy, sans religion, sans civilité aucune, mais vivans comme des **bestes irraisonnables, ainsi que la nature les a produits**, mangeans racines, demeurans trousiours nuds tant hommes que femmes »⁵⁰.

Les Amérindiens apparaissent donc aux yeux des Européens lettrés, qui ont parfois côtoyé des voyageurs comme Thevet, tels des monstres sanguinaires. Les difficultés rencontrées par les congrégations dont les dominicains et les jésuites, pour convertir les populations amérindiennes⁵¹, étayent davantage encore cette thèse. L'existence d'une religion typique aux Amérindiens n'est pas attestée en ce XVI^e siècle, et il leur est alors facile d'établir des conclusions hâtives : non seulement ces peuples ne connaissent pas Dieu, mais ils n'en connaissent aucun !⁵² Les récits qui circulent concernant leurs mœurs anthropophages alimentent l'idée que les Américains ne peuvent qu'adorer Satan. L'aumônier particulier et secrétaire du *conquistador* Cortés, Francisco Lopez de Gomara (1510-1560 ?) de conclure : « le principal dieu qu'ont ceux de l'Isle Hispaniola est le Diable »⁵³, idée accentuée par la rencontre avec les Incas, qui pratiquaient des sacrifices rituels⁵⁴ apparaissant particulièrement atroces aux yeux de l'Ancien Monde. Ce qui concerne les habitants de cette île s'étend rapidement aux autres peuples d'Amérique.

Des mythes, concernant les prodiges que pourraient accomplir les populations d'Amérique, permettent aussi d'appuyer ces idées de divination satanique : les Indiens des Caraïbes et du Brésil, par exemple, seraient capables de déclencher des ouragans d'après Sir Francis Drake (1542-1596), dans le texte qu'il rédige après son voyage autour du monde (1577-1580). Le chroniqueur d'origine espagnole Gonzalo Fernandez de Oviedo voyait, quant à lui, une manifestation diabolique dans les ouragans qui frappent annuellement les côtes des Caraïbes et de la Floride⁵⁵.

⁴⁸ *Recueil de diverses histoires touchant les situations de toutes les régions et pays contenez es trois parties du monde, avec les particulières mœurs, loix et cérémonies de toutes nations et peuples y habitans*, Anvers, 1540.

⁴⁹ Olive P. Dickason, *op. cit.*, p. 48.

⁵⁰ André Thevet, *Singularités de la France Antarctique*, 1557 (c'est nous qui soulignons).

⁵¹ Jean-Claude Laborie, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âmes...*, 2003, p. 116-148.

⁵² D'après Claude Fohlen, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, P.U.F., Paris, 1995, p. 116-117 : « Chez les peuples qualifiés à tort de primitifs, toute la vie quotidienne est imprégnée de croyances religieuses qu'il est difficile de reconstituer sans risque d'erreur ».

⁵³ Olive P. Dickason, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁴ Anne-Lise Polack, « L'Hommage rendu aux momies », *Historia Thématique* n°84, p. 36.

⁵⁵ Frank Lestringant, *Le Huguenot et le sauvage*, Genève, Droz, 2004, p. 21. L'arrêt de ces ouragans avec l'arrivée des Espagnols semble pour ce chroniqueur une preuve tangible de la supériorité du dieu chrétien.



La christianisation n'apparaît donc pas aisée. Certes, les Européens cherchent à démontrer l'inutilité des croyances amérindiennes⁵⁶, mais aussi la supériorité de la religion chrétienne. Si les divinités d'Amérique laissent les peuples être dominés par les Européens, c'est, pensent-ils, principalement par ordalie, le bras de Dieu guidant ses brebis contre leurs ennemis, et, selon une croyance antique, le dieu chrétien apparaîtrait alors supérieur aux divinités indiennes⁵⁷. Mais les Amérindiens ne sont pas réceptifs à une autre croyance que la leur. Les missionnaires rejettent la conception amérindienne de la conversion, selon laquelle la religion chrétienne devrait se surimposer à leur propre *credo*. Des similitudes peuvent cependant être établies entre ces croyances. En effet, les récits de créations sont relativement proches, notamment l'épisode du Déluge. Théodore de Bry a représenté la scène du Déluge en Amérique, signifiant cette proximité entre les deux cultures. De même, la croix était utilisée chez les populations Mayas et Mexica⁵⁸ (signe de Quetzalcóatl⁵⁹). Chez ces derniers, certains rituels de passages entre les différents stades d'une vie sont aussi communs à la religion catholique, comme un équivalent du baptême ou de la confession⁶⁰. Ces corrélations entre les peuples ne sont pas accueillies favorablement par les chrétiens : les Espagnols y voient une moquerie, signe certain d'une intervention diabolique. Le jugement que porte l'historien officiel de l'Espagne, Gonzalo Oviedo y Valdés, est loin d'être élogieux : « [Ils seraient] naturellement paresseux et vicieux, mélancoliques, lâches, et en général un peuple menteur et fainéant. Leurs mariages ne sont pas des sacrements mais des sacrilèges. Ils sont idolâtres, libidineux, et pratiquent la sodomie. Leur principal désir est de manger, boire et vénérer des idoles païennes et commettre des obscénités bestiales »⁶¹.

Dès 1495, l'anthropophagie était déjà associée à l'acte « bestial » de la sodomie. Michele da Cuneo brosse un portrait frappant l'imagination de ses lecteurs⁶². Cette vision des peuples nouvellement mis au jour, ainsi que le débat autour de leur origine, aboutit à une perte de l'assise de la théologie catholique⁶³. Cet ébranlement est doublé par les troubles issus de la scission chrétienne avec le développement des différentes formes de protestantisme en Europe. Quel regard les Réformés portent-ils sur les pratiques des populations amérindiennes, dans la réflexion sur leurs origines ? Un des éléments récurrents illustrés par le graveur Théodore de Bry, qui reprend les idées des protestants dans sa collection de voyages, concerne l'association entre les Amérindiens et le Diable. Les indigènes sont montrés, dès le premier volume, idolâtrant des idoles présentées sous les traits de différents démons⁶⁴. Le quatrième volume insiste le plus sur cet élément, avec notamment l'intégration d'une idole démoniaque dès le sommet du frontispice, le monstre hideux de l'atelier de Memling transposé en Amérique⁶⁵. L'action même de l'Inquisition chez les peuples primitifs d'Amérique a d'ailleurs principalement concerné l'extirpation de l'idolâtrie⁶⁶.

⁵⁶ La question de la religion amérindienne continue de secouer les spécialistes religieux, aussi le terme de croyance semble-t-il plus approprié.

⁵⁷ Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971, p. 56-63, évoque la disparition des dieux des principaux peuples précolombiens (Aztèques et Incas), ainsi que leur réaction, souvent incrédule, quand leurs dieux sont remplacés par celui de leurs conquérants.

⁵⁸ Olive P. Dickason, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁹ Dieu principal des Mexica, d'origine toltèque, il représente le « dieu du sacerdoce, de la sagesse et des arts » (Yves-Noël Lelouvier, « Quetzalcoatl, le dieu serpent à plumes », *Notre Histoire* n° 61, p. 18).

⁶⁰ « Les Péruviens semblent même croire en une trinité et ils ont une cérémonie semblable à celle de la communion » (O. P. Dickason, *op. cit.*, p. 46).

⁶¹ D'après Lewis Hanke, *Aristotle and the American Indians*, 1948.

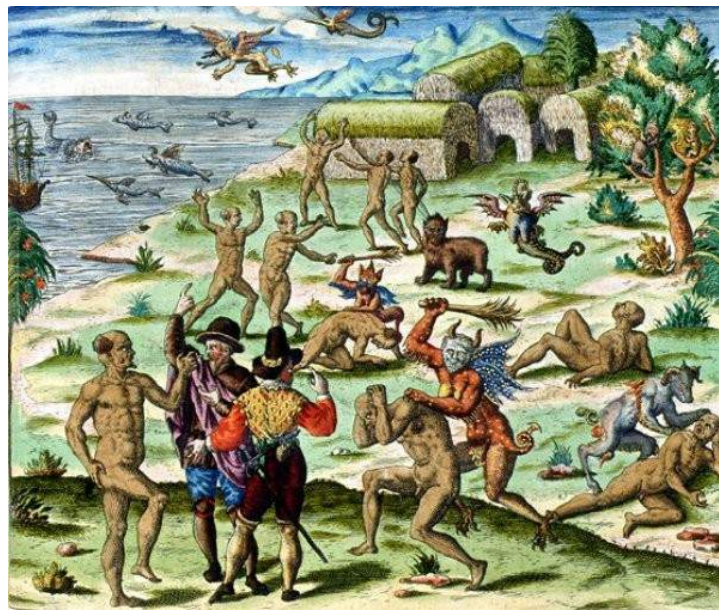
⁶² Françoise Mari, *op. cit.*, p. 6.

⁶³ Normand Doiron, « Discours sur "l'origine des Américains" », in Gilles Thérien (dir.), *Figures de l'Indien*, Louiseville, Typo, 1995, p. 48.

⁶⁴ Jean-Paul Duviols, *Le Miroir du Nouveau Monde*, Paris, PUPS, 2006, p. 155.

⁶⁵ *Ibid.* p. 161.

⁶⁶ Bernard Grunberg, *L'Inquisition apostolique au Mexique*, L'Harmattan, 1998, p. 75 précise que 40 des 52 cas relevés entre 1521 et 1571, concernent l'idolâtrie et la sorcellerie.



III, 27

Les protestants semblent partager une opinion similaire aux catholiques. En effet, dans son troisième volume relatif au Brésil des Tupi, Théodore de Bry regroupe les images fantastiques que s'étaient créés les Européens du XVI^e siècle dans une planche intitulée : *Les Brésiliens persécutés par les démons*. L'image présente les peuples brésiliens comme des êtres ayant un lien direct avec le diable, voire enfantés par lui. Elle présente un intérêt à plus d'un point de vue. D'abord deux Européens parlent, du haut d'un promontoire, avec un Indien tupinamba, dominant ainsi la scène. La discussion semble être animée, comme en témoigne la gestuelle⁶⁷. Le pasteur Jean de Léry⁶⁸, reconnaissable d'après le texte qui accompagne l'image, désigne le ciel, symbolisant peut-être la volonté divine susceptible de sauver les peuples, alors que l'Indien montre ses démons, qu'il appelle Aygnan⁶⁹, démon représenté sous les traits du Diable des chrétiens⁷⁰.

La posture de l'autre calviniste invite le lecteur à contempler la scène qui se déroule derrière le groupuscule : des Tupinamba se font agresser par d'affreux démons, de toute sorte. Ils sont parfois proches des représentations du diable, comme la bête aux cornes de satyre qui frappe le malheureux Indien au premier plan, sous le regard probablement horrifié du calviniste. Les ailes nervurées rappellent celles que les chrétiens dessinent dans le dos de l'ange déchu, les cornes, le mufle à la place du sexe, les griffes de rapaces⁷¹ ainsi que la queue pointue entrent encore dans l'imaginaire diabolique des chrétiens. Son arme reste toutefois primitive, peut-être en raison de la considération par les Européens de ses victimes. D'autres bêtes semblent sorties directement des frayeurs médiévales, comme ce monstre au centre de l'image, proche de l'ours⁷². La bête à sa gauche peut faire penser aux animaux de l'Antiquité, comme les hydres, ou une « Mélusine ailée », à moins qu'il ne s'agisse de « quelque démon succube ». Les actes de violence des « monstres d'Amérique » présentent des spécificités médiévales, maltraitant les indigènes en raison des trois péchés commis : « luxure, gourmandise et orgueil y sont châtiés par des tourments appropriés »⁷³. Alors que De Bry a représenté dix Indiens, ce ne sont pas moins de huit bêtes différentes qui peuvent être dénombrées sur cette seule

⁶⁷ Jean-Paul Duviols in Théodore de Bry, *op. cit.*, p. 227.

⁶⁸ Le pasteur genevois a accompagné une expédition de 14 Genevois en terre brésilienne, sous la conduite de Philippe de Corguilleray, à la demande du Chevalier Villegagnon (Charles-André Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements*, p. 400 et Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, p. 9).

⁶⁹ Sur Aygnan, cf. Isabelle Combès, *La tragédie cannibale...*, 1992, p. 159-161.

⁷⁰ Isabelle Combès, *op. cit.*, p. 161.

⁷¹ Frank Lestringant, *op. cit.*, 2004, p. 20.

⁷² Jean de Léry se serait inspiré d'une image relatant une « haüt beste qui vit de vent » (*Histoire d'un voyage*, 1585, p. 272), extraite des *Singularitéz de la France Antarctique*, 1558, de Thevet, p. 100.

⁷³ Frank Lestringant, *op. cit.*, 2004, p. 20.



image. Enfin, des êtres volants, tels des vampires, se dirigent vers « une caravelle à voile carguée, à l'ancre »⁷⁴ dans la partie gauche de l'image. Ces bâtiments semblent servir d'issue de secours aux deux protestants, suite à l'échec de leur tentative de conversion⁷⁵. La scène présente aussi des aspects exotiques ainsi les quelques palmiers éparpillés, ou les *malocas*, longues huttes du peuple tupinamba, situées à l'arrière-plan. Par cette planche, De Bry semble prendre parti et préciser les liens étroits entre ces créatures d'outre-Atlantique et le Malin. Ce monde nouveau apparaît dès lors « comme un monde réprouvé [...] en proie aux puissances diaboliques »⁷⁶.

Réalisée à partir du texte de Jean de Léry, la gravure avait connu un auteur, anonyme⁷⁷. Le dessin était probablement connu de De Bry : la comparaison entre les deux images montre des similitudes, indiquant que le graveur aurait utilisé l'image anonyme pour produire sa planche. De prime abord, les images apparaissent très proches. Elles sont symétriquement inversées, car le passage de la gravure sur bois (concernant l'originale) à la taille douce (utilisée par De Bry) permet d'améliorer le sujet, qui est alors en symétrie par rapport à son modèle, conséquence du tirage sur papier de la plaque gravée⁷⁸. Le navire européen ainsi que les monstres agressant les populations indiennes apparaissent sur l'original. Les Européens échangeant avec le chef tupinamba ne sont pas mis en valeur, mais noyés dans la masse des informations fournies sur cette image. De Bry a donc choisi de mettre en avant certains éléments qui lui apparaissaient plus importants, notamment la volonté des calvinistes de comprendre voire de convertir les autochtones, mais aussi leurs relations avec le Malin, évoquant les nombreuses craintes des Européens de la fin de la Renaissance.

Les peurs illustrées existaient depuis de nombreuses décennies, avant même la découverte de l'Amérique. « La Bible de Cologne (1480) et celle de Nuremberg (1483) étaient déjà illustrées de figuration de l'Apocalypse que Dürer eut certainement sous les yeux »⁷⁹. Le Malin intervient donc jusque dans les œuvres religieuses, de plus en plus relayées par le développement de l'usage de l'impression. Le public devient ainsi sensibilisé à l'attente des derniers jours, par l'intermédiaire de la gravure et de l'imprimerie. Antoine Vérard, par exemple, à la fin du XV^e siècle, est parvenu à toucher un large public tant en France qu'en Angleterre, avec la publication en français de *l'Art de bien vivre et de bien mourir* qui « comportait des illustrations [...] simples et percutantes représentant les quinze signes annonciateurs de la fin du monde »⁸⁰. Dans le domaine de la peinture, Dürer, qui a probablement été le maître d'art de De Bry⁸¹, aurait transmis ses idées, notamment sur la fin du monde et la manière de la représenter, à ses disciples. Toute une littérature et une iconographie se sont donc développées autour du Jugement dernier, durant les décennies précédant l'entrée des peuples amérindiens dans la communauté chrétienne, insistant sur les horreurs que subirait l'humanité et sur l'atrocité des tourments infernaux⁸². Les craintes issues de la période médiévale se multiplient, et les Européens craignent le Dieu rédempteur. Ces inquiétudes se retrouvent dans les œuvres artistiques de l'époque, notamment la fresque de Fra Angelico, *Le Jugement dernier* (1432-1435), dans laquelle d'ailleurs l'enfer est symbolisé par la présence de cannibales.

Les Européens de l'époque associent donc ce type de pratique à l'intervention plus ou moins directe de Satan dans la vie de tous les jours. C'est pourquoi, en cette fin de XVI^e siècle, la planche relative aux démons persécutant les Indiens apparaît en fin du volume relatif aux Tupinamba⁸³, peuple dont les pratiques cannibales étaient avérées et avaient été présentées dans le volume à grand renfort

⁷⁴ *Ibid.* p. 19.

⁷⁵ Jean-Paul Duviols, in Th. de Bry, *op. cit.*, p. 227.

⁷⁶ Frank Lestringant, *L'Expérience huguenote...*, p. 195.

⁷⁷ Les ouvrages qui ont servi de modèles pour les créations de Théodore de Bry possédaient parfois quelques gravures sur bois, sans que le nom du dessinateur ne soit indiqué. De Bry a repris le modèle qu'il a amélioré voire complété afin de créer une planche complète.

⁷⁸ Cf. Jean-Paul Duviols, « Théodore de Bry et ses modèles français », *Caravelle* n°58, 1992, p. 11.

⁷⁹ Jean Delumeau, *La Peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, p. 276.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 275.

⁸¹ Jean-Paul Duviols in Théodore de Bry, *op. cit.*, p. 129.

⁸² Jean Delumeau, *op. cit.*, p. 265.

⁸³ Placée à la page 215, sur un volume proche des trois cent pages.



d'images réalistes. La crainte est donc présente, à l'approche du dernier jour de l'humanité, celui de la colère (*dies irae*)⁸⁴. La Réforme s'appuie en partie sur un rejet de l'autorité papale, qui était considéré par Luther⁸⁵, tout comme par Calvin, comme l'Antéchrist⁸⁶. Aussi, la prédication de la fin d'un monde, s'appuyant sur l'Antéchrist, amène les croyants de l'Ancien Monde à espérer l'avènement du règne de Jésus-Christ. La découverte de l'Amérique dirigeait les frayeurs millénaristes dans ce sens : les religieux, qui y débarquaient, interprétaient cette découverte comme étant le signe soit de la venue prochaine du règne des saints, soit de l'imminence de la fin des temps. S'appuyant sur deux extraits d'Évangiles, celui de Marc (XIV, 10) et celui de Matthieu (XXIV, 14), Jean Delumeau établit la pensée de l'époque, alors que la terreur atteint progressivement toutes les sphères de la société⁸⁷.

C'est donc dans ce climat de peurs eschatologiques, doublé par la scission chrétienne, que le débat sur les peuples amérindiens, peuples à convertir ou susceptibles servir de main d'œuvre abondante, scinde les théologiens et humanistes. Car si la fin du monde est proche, et le règne de Jésus-Christ imminent, l'Espagne et le Portugal veulent se montrer dignes en tant que nations qui auraient converti un grand nombre de « brebis égarées ». Mais seuls les hommes peuvent espérer obtenir le Salut. Or, les Espagnols n'étaient « même pas sûrs que [les Américains] fussent des hommes, et non point des créatures diaboliques ou des animaux »⁸⁸. Le pape doit donc décider, avant d'être suivi par l'ensemble de la communauté catholique.

LES DÉBATS SUR LA POSSIBLE CONVERSION DE CES PEUPLES

La Papauté considère, à l'instar de l'apôtre Paul⁸⁹, que ces êtres, étant physiquement proches des humains, devaient être accueillis comme des chrétiens potentiels, et qu'il ne fallait donc pas les traiter en esclaves. Alexandre VI, pape de 1492 à 1503, les déclare aptes à la christianisation parce que humains, pacifiques et ne consommant pas d'être humain. Et la rencontre de certains peuples anthropophages modifie le dernier argument. Toutefois, en cette fin de XV^e siècle, la Papauté considère que les Indiens ne doivent pas être dominés, mais convertis. Cette mission revient naturellement au royaume d'Espagne⁹⁰, qui s'était vu octroyer par le traité de Tordesillas (1494) un droit de préemption sur les espaces initialement maritimes à découvrir, au-delà de 370 lieues des îles du Cap vert, puis par extension sur une partie des terres d'Amérique : le pape avait d'ailleurs permis à l'Espagne, par la Bulle *Inter Caetera* (4 mai 1493), de jouer un rôle fondamental dans la prise de possession des terres nouvelles car « ces rois vraiment catholiques [s'étaient déjà] illustrés par la conquête de Grenade »⁹¹. Les questions autour de la Conquête et de la conversion ne sont pas pour autant réglées. « Alors que les pionniers et les gouvernements se seraient plus facilement accommodés d'un silence de Rome, qui aurait permis l'invocation sans réserve du concept de la *terra nullius* »⁹², voici que le pape Paul III (1534-1549) déclare solennellement, sous la pression des dominicains, que les Amérindiens seraient « comme de vrais hommes [...] capables de comprendre la foi catholique. [Il ne faut donc pas les traiter] comme des brutes stupides créées pour notre service ». Et de préciser : « lesdits Indiens et tous les peuples qui pourraient être découverts plus tard par les Chrétiens ne doivent d'aucune façon être privés de leur liberté ou de la possession de leur propriété, même s'ils sont

⁸⁴ *Ibid.*, p. 256.

⁸⁵ « En 1530, il [Luther] affirme dans l'épître dédicatoire sa traduction du livre de Daniel : "Tout est consommé, [...] la gloire de la papauté est réduite à néant et le monde craque de partout" » (*Ibid.* p. 283).

⁸⁶ *Ibid.*, p. 285.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 270.

⁸⁸ Claude Lévi-Strauss, cité in Giuliano Gliozzi, *op. cit.*, p. 243.

⁸⁹ Épîtres aux Romains, X, 18 : la voix des prédicateurs de l'Évangile « a retenti par toute la terre et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde ».

⁹⁰ Giuliano Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

⁹¹ D'après Bartolomé de Las Casas, *La destruction des Indes*, p. 32.

⁹² Joëlle Rostkowski, *La Conversion inachevée...*, Paris, A. Michel, 1998, p. 43.



en dehors de la foi de Jésus-Christ [...] non plus qu'ils ne devront d'aucune façon être réduits en esclavage » (Bulle *Sublimis Deus Sic Dilexit*, 1537)⁹³.

Dans une autre bulle pontificale de juin 1537, le Pape reprend les paroles du Christ, qui aurait ordonné « aux prédicateurs d'aller porter l'Évangile à tous les peuples [...] car tous sont capables de recevoir la doctrine de la foi »⁹⁴. L'Empereur Charles Quint intervient rapidement afin de défendre ses prérogatives en Amérique, et le Pape émet un autre bref l'année suivante⁹⁵. Aussi, 'intervention papale se double d'une pression politique, émanant prioritairement de la puissance catholique qui s'illustre par la conquête tant de nouvelles terres que de nouveaux peuples à soumettre, convertis ou non.

Les considérations religieuses au XVI^e siècle se troublent avec l'essor du protestantisme. Les débats sur la possible rédemption des hommes après le péché divisaient les théologiens et, avec ce nouveau schisme, ces oppositions gagnent encore en intensité, notamment lorsque les deux nouveaux protagonistes de la scène religieuse apportent leur propre point de vue : pour Luther, qui s'appuie sur les écrits du prophète Job (XIV, 4)⁹⁶, la condition humaine est entachée par le péché originel, le mal rôde en chacun des hommes. Une rédemption paraît cependant possible, en invoquant Dieu et lui demandant la délivrance, notamment par le baptême⁹⁷. De son côté, Calvin estime que la purification par le baptême ne modifie en rien le péché qui remonterait à Adam et Eve, aboutissant au fait que « tous nos actes soient mauvais, à moins que Dieu ne s'empare de nous ». Le mal est donc partie intégrante de l'homme, rien ne semble pouvoir l'extirper, mais le baptême permet cependant à Dieu de ne plus considérer les baptisés comme des coupables⁹⁸. Cette présence du mal trouve son écho dans la planche illustrant les Tupinamba aux prises avec les démons (III, 27).

En Amérique, la question de la rédemption des peuples se présentait de manière différente. Il fallait avant tout aux puissances ibériques, autorisées par le Pape, qu'elles maîtrisent ces vastes espaces considérés vierges de civilisation à l'image de la référence européenne. Aussi, suite à la découverte de terrains bien plus immenses qu'imaginés lors des premiers contacts, l'Espagne, suivie de peu par le Portugal, entame un long processus de conquête. La question qui se pose ici est de percevoir la part de la théologie dans la conquête, qui apparaît d'après l'œuvre de De Bry, particulièrement empreinte de violence⁹⁹. Cette problématique s'illustre notamment dans l'opposition d'idées qui a eu lieu à Valladolid. En août 1550, une assemblée est réunie dans la capitale du royaume d'Espagne, « à la chapelle du couvent de San Gregorio »¹⁰⁰. Quatre théologiens¹⁰¹, les membres du Conseil des Indes et un du Conseil de Castille en constituent les quatorze membres. La joute entre deux protagonistes, le dominicain Bartolomé de Las Casas, partisan d'une conversion dans la paix et le respect des peuples, et l'humaniste, le docteur Juan de Sepulveda, avait débuté quelques années auparavant¹⁰². L'objectif de cette réunion est de déterminer s'il apparaît licite pour « Sa Majesté [d'Espagne] de faire la guerre aux Indiens avant de leur prêcher la foi »¹⁰³.

⁹³ *Ibid.*, p. 56.

⁹⁴ Cité in Giuliano Gliozzi, *op. cit.*, p. 246.

⁹⁵ Ce bref, daté du 19 juin, avait pour but de révoquer les précédents (*Ibid.*).

⁹⁶ « Mais qui donc extraira le pur de l'impur ? Personne ».

⁹⁷ Luther, in Jean Delumeau, *op. cit.*, 1983, p. 557-558.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Notamment avec la publication de la trilogie de Benzoni (1594-1597) et du pamphlet de Las Casas (1598), qui renvoie aux habitants de l'Ancien Monde, par les images infernales de la Conquête, le reflet de l'Enfer américano-européen le plus humain dans son inhumanité (Jean-Paul Duviols, *Le miroir du Nouveau-Monde*, p. 157).

¹⁰⁰ Marianne Mahn-Lot, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, 1995, p. 166.

¹⁰¹ Trois dominicains, Domingo de Soto, Melchior Cano et Bartolomé Carranza, et un franciscain, Bernardino de Arevalo (*Ibid.*). Sur Domingo de Soto, cf. Karl Kohüt, « Domingo de Soto et l'Amérique – Violence et droits dans sa pensée juridique et théologique », in Jean-Paul Duviols et Annie Molinié-Bertrand (dir.), *La violence en Espagne et en Amérique (XV^e-XIX^e s.)*, 1997, p. 119-127.

¹⁰² Sur les prémices de cette controverse, cf. Marianne Mahn-Lot, *op. cit.*, p. 153-165.

¹⁰³ Rapport de Soto, *Ibid.*, p. 168.



Ce vaste débat déchire l'opinion ibérique, entre les indophiles, comme le Conseil des Indes, et les partisans des « thèses impérialistes de Sepulveda »¹⁰⁴, à l'instar de l'archevêque de Séville, de l'Inquisiteur général, d'hommes d'Eglise ou de hauts fonctionnaires. Pour permettre à l'Europe de découvrir comment s'était déroulée la conquête dans les Indes, Las Casas rédige une *Histoire générale des Indes*, depuis Christophe Colomb jusqu'à son séjour en Amérique. Il n'hésite pas à y préciser le rôle et l'action, particulièrement cruelle, des Espagnols. C'est la traduction de cet ouvrage par Jacques de Miggrode¹⁰⁵, que Théodore de Bry a choisi de mettre en images, dès 1598 en version latine, l'année suivante en allemand¹⁰⁶. Les exhibitions et les débats vifs ont pour but d'aboutir à une conversion possible des peuples d'Amérique. Malgré les accusations de bestialité proférées par maître Sepulveda¹⁰⁷, les Amérindiens sont considérés aptes à la conversion. Les émissaires du Saint Père ont donc tranché dans cette querelle, suivant les dires de Las Casas, mais ils rappellent que les Noirs qui ne peuvent être envoyés de Dieu. Ainsi, les remarques négatives, et les critiques adressées aux populations considérées comme non civilisées, ne concernent dès lors plus que les Africains, dont le défenseur des peuples indiens ne remet jamais en cause l'état d'esclavage, allant jusqu'à réclamer « l'importation d'esclaves noirs aux Antilles afin de pallier le déclin de la population indienne »¹⁰⁸.

La rencontre avec un peuple inconnu et inattendu sur des terres présentant des aspects édéniques perturbe les puissances européennes, qui cherchent à employer ces êtres pour exploiter les espaces américains. Les convictions chrétiennes, qu'elles soient catholiques ou protestantes, sont alors bouleversées. Les craintes millénaristes, associées à la description de mœurs choquantes pour les habitants de l'Ancien monde, divisent d'autant plus les chrétiens dans leur questionnement les concernant. La méthode de conversion n'apparaît pas pour autant une histoire entendue. Dans une Europe déchirée par le second schisme de la chrétienté, les huguenots ont tenté de mener des expéditions de colonisation en Amérique. L'exemple des voyages en Floride de Ribault et de Laudonnière, dont Théodore de Bry a gravé les planches en 1591 dans le deuxième volume des *Grands Voyages*, permet d'appréhender la portée de la culture protestante dans les peuples outre-atlantiques. En effet, suite à l'éradication de la petite colonie française par l'Espagnol Menendes, le capitaine Dominique de Gourgues, gentilhomme gascon¹⁰⁹, lance une expédition punitive, quittant la France le 22 août 1567, pour abandonner la Floride un an plus tard, après près d'un mois de représailles contre les Ibériques. Mais en arrivant sur cette terre, au mois d'avril 1568, il nous précise que, pour justifier son origine française, les Indiens de Satouriona ont intimé aux Français de chanter les psaumes 43, 50 et 91, « lesquels Psaumes chantés par les François assurement les Sauvages d'estre vrais François »¹¹⁰. L'emploi de ces psaumes par les protestants¹¹¹ permet d'appréhender l'importance des contacts d'ordre religieux que les Français d'Amérique¹¹², huguenots pour la plupart, sont parvenus à nouer avec les peuples amérindiens. Les Indiens tendaient à associer la religion et l'ethnie. Aussi, les Espagnols étaient les catholiques, alors que les Français qui s'étaient rendus en Amérique avaient principalement

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 160.

¹⁰⁵ *Tyrannies et cruautés des Espagnols, perpétrées ès Indes occidentales, qu'on dit le nouveau monde – Brièvement décrites en langue castillane par l'évêque don frère Barthélémy de Las Casas ou Casaus, espagnol de l'ordre de saint Dominique fidèlement traduites par Jacques de Miggrodes*, présenté par Alain Milhou, 1995.

¹⁰⁶ Voir nos précédents travaux : « Théodore de Bry, acteur de la Légende noire », *Historiens & Géographes* n°409, janvier 2010, p. 291-301 et « La guerre par l'image. Comment un protestant défie les pouvoirs catholiques », *Archives des Sciences Sociales des Religions* n°149, janvier-mars 2010, p. 33-53.

¹⁰⁷ Pour ce thème, cf. Giuliano Gliozzi, *op. cit.*, p. 247-253.

¹⁰⁸ Jean-Paul Duviols in Bartolomé de Las Casas, *op. cit.*, p. 41.

¹⁰⁹ Suzanne Lussagnet, *op. cit.*, p. 187, note 2, pour une brève biographie de De Gourgues.

¹¹⁰ « Revenge moy, prens la querelle, - Le Dieu le fort, l'éternel parlera, - Qui en la garde du haut Dieu, - » (D. de Gourgues, in Suzanne Lussagnet, *op. cit.*, p. 243).

¹¹¹ L'analyse de Charles Samaran semble préciser que Dominique de Gourgues était catholique dans les derniers temps de sa vie. Cité in Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage...*, p. 268.

¹¹² Aucune référence ne nous permet toutefois d'appréhender de manière certaine les tentatives de conversion d'un Laudonnière ou d'un Ribault (*Ibid.* p. 251).



embrassé la religion protestante. Il leur était ainsi naturel de confondre protestant et Français, et inversement, catholiques et Espagnols.

Dans la présentation des peuples d'Amérique qui nous est faite par Théodore de Bry, principalement dans les deux premiers volumes qui traitent de la Virginie anglaise et de la Floride française, le portrait réalisé de l'Amérindien ne présente pas des sauvages, suivant l'expression employée par un Laudonnière ou un De Gourgues, ni des naturels, comme l'évoque Staden¹³. Bien au contraire, ce sont des personnages qui paraissent agréables, accueillants, de la même manière que Christophe Colomb les avait présentés à l'Europe entière, dès leur découverte. Ces termes négatifs caractérisent davantage les Espagnols dans les volumes suivants. De Bry choisit alors de mettre en images des récits critiquant la méthode de colonisation employée par la Couronne britannique, contribuant à la mise en place de la *leyenda negra*.

¹³ Les ouvrages des protagonistes cités reprennent ces expressions pour caractériser indifféremment les peuples d'Amérique qu'ils côtoyaient.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- DE BRY Théodore, *Théâtre du Nouveau Monde : les Grands Voyages*, présenté et annoté par Marc Bouyer et Jean-Paul Duviols, Découverte Gallimard Albums, Paris, 1992.
- LAS CASAS Bartholomé de, *La destruction des Indes (1552)*, Introduction d'Alain Milhou, analyse iconographique de Jean-Paul Duviols, Editions Chandeigne, Paris, 1995.
- LUSSAGNET Suzanne, *Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du XVI^e s. Tome II : les Français en Floride*, P.U.F., Paris, 1958.

Textes critiques

- BUCHER Bernadette, *La sauvage aux seins pendants*, Hermann, Collection savoir, Paris, 1977.
- CHINARD Gilbert, *Les réfugiés huguenots en Amérique*, Les Belles Lettres, Paris, 1925.
- COMBÈS Isabelle, *La tragédie cannibale chez les anciens Tupi-Guarani*, P.U.F., Paris, 1992.
- DELUMEAU Jean, *Le péché et la peur – La culpabilisation en Occident (XIII^e-XVIII^e s.)*, Fayard, Paris, 1983.
- DELUMEAU Jean, *La peur en Occident*, Fayard, Collections Pluriel, Paris, 1978.
- DICKASON Olive Patricia, *Le mythe du sauvage*, Philippe Lebaud, Paris, 1984, 1^{re} éd. 1984.
- FOHLEN Claude, *Les Indiens d'Amérique du Nord*, Presses Universitaires de France, Paris, 1995.
- GLIOZZI Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde – La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, Théétète Editions, Paris, 2000.
- GOMEZ Thomas, *L'invention de l'Amérique – Mythes et réalités de la Conquête*, Champs Flammarion, Paris, 1992.
- LABORIE Jean-Claude, *Mangeurs d'hommes et mangeurs d'âme – Une correspondance missionnaire au XVI^e s., la lettre jésuite du Brésil, 1549-1568*, Honoré Champion, Paris, 2003
- LAVALLÉ Bernard, *Eldorados d'Amérique. Mythes, mirages et réalités*, Histoire Payot, Paris, 2011.
- LESTRINGANT Frank, *Le Huguenot et le sauvage – L'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion (1555-1589)*, Droz, Collection Titre courant, Genève, 2004 (1^{re} éd. 1990).
- LESTRINGANT Frank, *L'expérience huguenote au Nouveau-Monde (XVI^e siècle)*, Droz, Genève, 1996.
- MAHN-LOT Marianne, *Bartolomé de Las Casas et le droit des Indiens*, Payot, Paris, 1995 (1^{ère} éd. 1982).
- MARI Françoise, « Les Indiens entre Sodome et les Scythes : un aspect de la perception morale des premiers Européens en Amérique », *Histoire, Economie et Société*, vol. 5, n^o1, p. 3-30, Paris, 1986.
- ROSTKOWSKI Joëlle, *La conversion inachevée – Les Indiens et le christianisme*, Albin Michel, Collection Terre Indienne, Paris, 1998.
- SANCHEZ Jean-Pierre (dir.), *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650)*, Actes du Colloque international 5, 6 et 7 mai 1992, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 1995,



- THERIEN Gilles (dir.), *Figures de l'Indien*, Typo Histoire, Louiseville (Québec), 1995 (1^{ère} éd. *Id.*, *Les figures de l'Indien*, coll. « Cahiers d'Etudes Littéraires » n.°9, Montréal, 1988).
- VAL JULIAN Carmen (textes réunis par), *La conquête de l'Amérique et la question du droit*, E.N.S. Editions, Fontenay Saint Cloud, 1996.
- WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus – Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole – 1530-1570*, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, Paris, 1971.
- WALLERICK Grégory, « La guerre par l'image. Comment un protestant défie les pouvoirs catholiques », *Archives de Sciences Sociales des Religions* n°149, p. 33-53, janvier-mars 2010.
- WALLERICK Grégory, « Un acteur de la Légende noire : Théodore de Bry », *Historiens&Géographes* n°409, p. 291-301, Janvier 2010.